001 La plus longue nuit

Impossible d’oublier ces quelques minutes d’effroi. Je n’arrive cependant pas à préciser où et quand ça s’est passé. Pas la moindre note dans le livre de bord, ni le lendemain ni les jours suivants. Étrange. Par élimination ça ne peut être ailleurs que dans l’Océan Indien et par une nuit de nouvelle lune. Probablement entre les Maldives et la République d’Oman ou entre celle-ci et Aden. Ce que je n’oublierai pas c’est la terreur ressentie, celle qui donne la nausée.

Les nuits sans lune paraissent interminables, celle-là s’éternisait. Mikado III avançait lentement, la grand-voile claquait trop souvent à mon goût par un vent faiblard et une houle résiduelle provoquant un roulis désagréable. Des gouttes d’eau tombaient de la bôme et l’humidité ajoutait à l’inconfort tout autant physique que psychique.

En premier, un grésillement venant de la radio m’a fait sursauter, puis j’ai cru entendre des voix. Deux ou trois mots peut-être, inintelligibles. Rien d’aussi efficace pour faire disparaitre la torpeur que je combattais depuis quelques heures. Un temps à crachin avec sa bruine tenace effaçait l’horizon incertain où la mer se confondait avec le ciel. Comment d’ailleurs parler de ciel quand pas une seule étoile ne peut être interrogée ? Dans ces conditions les bruits peuvent porter à de très grandes distances, c’était du moins ce que je voulais croire. Absolument rien dans ma bulle. L’écran radar demeurait vaguement laiteux tout comme mon horizon. Depuis le début de la nuit, j’avais lorgné du côté de l’horloge et recalculé les heures jusqu'à l’aube tellement souvent que c’en était ridicule et bien inutile.

Le silence prégnant et obsédant dura plusieurs minutes puis de nouveau la VHF s’anima mais cette fois des mots, aucun doute. Ces quelques mots ne me paraissaient pas ceux bien codifiés d’un appel, ce qui devrait me rassurer. Puis de nouveau le silence, l’abime. Je guette le bruit sourd d’un moteur qui est aussi caractéristique que terrifiant. De mon côté l’appel radio précisant ma position et le cap de Mikado III avait sûrement plus d’urgence, sans susciter la moindre réponse. Les seuls bruits et vraiment très désagréables venaient du grément de Mikado III, les poulies tendues puis relâchées qui claquaient au gré du roulis.

Au bout d’un moment il m’a semblé déceler une lueur sur bâbord avant ou, était-ce sur tribord ?

Je décidai de lancer le diesel sans l’embrayer en marche avant. Au radar, le trait jaune du curseur qui balayait l’écran ne rencontrait rien. Même si son déplacement circulaire régulier ne provoquait pas l’éclat or et la bavure qui s’estompe entre chaque révolution, je n’étais pas rassuré. Quant au bruit du Perkins il pouvait couvrir celui d’un éventuel engin à une distance inacceptable. Je regardais aussi souvent derrière que devant, d’ailleurs comment décider d’où viendrait le mal ! S’ajoutèrent à mes appels de l’exaspération puis de l’urgence et enfin un trémolo mal contrôlé. Les voix se sont tues. J’ai étouffé le Perkins puisque je savais qu’il pourrait être redémarré sans difficulté. J’entendais plutôt bien les pulsations dans ma poitrine! Ne faisait-il pas plus noir, était-ce un épaississement là sur bâbord ? Un grain se préparait-il à me tomber dessus ? La bien légère brise se mourait, bientôt plus un souffle. Paresseusement Mikado III roulait sans maintenir son erre, le compas s’affolait à ce rythme.

La VHF grésilla encore, agressive, mais cette fois pas un mot ne vint. Au même instant sur tribord avant un seul feu blanc jaunâtre et une silhouette trapue sortaient du néant, pas celle d’un navire, le bateau fantôme avait plutôt la taille d’un chalutier mais sans le gréement. C’était comme si je ne pouvais le voir sur toute sa longueur, en entier. Ou bien c’était mon cerveau qui ne comprenait plus rien. Il me fallut un moment pour comprendre d’abord que le danger s’éloignait puis avec effroi que c’était peut-être un remorqueur car je crus voir deux feux superposés. Le Perkins rugit et je virai sur bâbord cherchant le feu d’une barge sachant bien qu’elle pourrait bien être encore plusieurs centaines de mètres derrière. Était-ce bien un remorqueur ? Je ne voyais plus de feu. Je n’entendais rien d’autre que le Perkins et n’osait pas l’étouffer. Ces questionnements provoquaient une telle angoisse que mon affolement était à peine contrôlable. Je balbutiai des incohérences pour Marie-Anne qui était montée du carré au bruit de moteur tournant alors au régime fou de mon cœur. Irrationnel, même après 30 minutes je pressentais toujours la présence d’une montagne d’acier dans le noir sur mon tribord. Je n’arrivais plus à faire des calculs simples pour évaluer le déplacement d’un danger mortel à cinq nœuds.

Le calme enfin revenu, redescendant m’asseoir à la table à carte je m’attardai à fignoler les boutons de contrôle du radar. Il y avait bien une tache à l’écran comme celle que laisse une mouche écrasée par le journal qu’exaspéré on a roulé.

La peur c’est l’inconnu et le doute. En mer elle est décuplée quand les décisions doivent se faire même si l’observateur et l’observé n’accordent aucunement leurs gyrations.

Avec quelques années de recul je me suis demandé jusqu’à quel point ma réaction cette nuit-là avait été influencée par un racisme que je ne veux pas vraiment reconnaitre. Je me suis demandé si ailleurs dans le monde ma réaction eut été aussi viscérale. L’épisode en effet n’a pas été ma seule expérience du genre. Ayant navigué dans la soupe au pois et sans radar autour de Terre-Neuve et le long du nord-est de la côte Atlantique des situations presqu’identiques me reviennent en mémoire et jamais le même effroi m’a saisi. Sous-jacent il y avait toujours cette confiance ou cette notion vague que j’avais affaire à des gens de ma race et non pas des étrangers dangereux dont les normes de sécurité en haute mer étaient moins contraignantes. La supériorité un peu gênante que je retrouvais chez plusieurs personnages anglais de Josef Conrad - dont les ‘’héros’’ s’ils étaient vraiment des héros - m’ont toujours mis un peu mal-à-l’aise.

Voilà un peu ce que mes réflexions en ski de fonds m’apportent ces dernières semaines.

Ces paragraphes sont de mon livre DE NEW YORK À NEW YORK PAR LA TERRE DE FEU

Publié en e-book sur kobo.com ISBN 978-2-9816573-0-5 pour (3 Euros)